

CONDITIONS.

ABONNEMENT :

Un an \$0.50
 Six mois 0.25
 Un numéro 1c.

L'abonnement
 est strictement paya-
 ble à l'avance.

Le Samal

CONDITIONS.

ANNONCES :

Par ligne
 Première insert. 10c.
 Ins. subséquente 5c.

Remise libérale
 aux annonceurs à
 long terme.

JOURNAL HEBDEMADAIRE ILLUSTRÉ.

Bureau : 128, Rue des Allemands

J. BESSETTE, Editeur-Propriétaire.

FEUILLETON.

LE

FILS DU FAUCONNIER.

LE FILS DU FAUCONNIER.

Il y avait, vers l'an 1663, à quelques centaines de pas de Saint-Omer, une maisonnette assez bien bâtie, dont la porte s'ouvrait sur le grand chemin de Paris. Une haie vive d'aubépine et de sureau entourait un jardin où l'on voyait pêle-mêle des fleurs, des chèvres, et des enfants. Une demi-douzaine de poules avec leurs poussins caquetaient dans un coin entre les choux et les fraisiers ; deux ou trois ruches, groupées sous des pêchers tournaient vers le soleil leurs cônes odorants, tout bourdonnants d'abeilles, et çà et là, sur les branches de gros poiriers chargés de fruits, roucoulait quelque beau ramier qui battait de l'aile autour de sa compagne.

La maisonnette avait un aspect frais et souriant qui réjouissait le cœur ; la vigne vierge et le houblon tapissaient ses murs ; sept ou huit fenêtres percées irrégulièrement, et toutes grandes ouvertes au midi, semblaient regarder la campagne avec bonhomie ; un mince filet de fumée tremblait au bout de la cheminée, où pendaient quelques tiges flexibles des parietaires, et à l'heure du jour que l'on passait devant la maisonnette, on y entendait des cris joyeux d'enfants mêlés au chant du coq. Parmi ces enfants qui venaient là de tous les coins du faubourg, il y en avait trois qui appartenaient à Guillaume Grinedal, le maître du logis : Jacques, Claudine et Pierre.

Guillaume Grinedal, ou le père Guillaume, comme on l'appelait familièrement, était dans tout l'Artois ; mais depuis longtemps déjà il n'avait guère eu l'occasion d'exercer son savoir. Durant la régence de la reine Anne d'Autriche, le seigneur d'Assonville, son maître, ruiné par les guerres, avait été contraint de vendre ses

terres ; mais, avant de quitter le pays, voulant récompenser la fidélité de son vieux serviteur, il lui avait fait présent de la maisonnette et du jardin. Le vieux Grinedal, se refusant à servir de nouveaux maîtres, s'était retiré dans cette habitation, où il vivait du produit de quelques travaux et de ses épargnes. Devenu veuf, le père Guillaume ne pensait plus qu'à ses enfants, qu'il élevait aussi bien que ses moyens le lui permettaient et le plus honnêtement du monde. Tant qu'ils furent petits, les enfants vécurent aussi libres que des papillons, se roulant sur l'herbe en été, patinant sur la glace en hiver, et courant tête nue au soleil, par la pluie ou par le vent. Puis arriva le temps des études, qui consistaient à lire dans un grand livre sur les genoux du bonhomme Grinedal, et à écrire sur une ardoise, ce qui n'empêchait pas qu'on trouvât encore le loisir de ramasser les fraises dans les bois et les écrivisses dans les ruisseaux.

Jacques, l'aîné de la famille, était, à dix-sept ou dix-huit ans, un grand garçon qui paraissait en avoir plus de vingt. Il n'était pas beau parleur, mais il agissait avec une hardiesse et une résolution extrêmes aussitôt qu'il croyait être dans son droit. Sa force le faisait redouter de tous les écoliers du faubourg et de la banlieue, comme sa droiture l'en faisait aimer. On le prenait volontiers pour juge dans toutes les querelles d'enfants ; Jacques rendait son arrêt, l'appuyant au besoin de quelques bons coups de poing, et tout le monde s'en retournait content. Quand il y avait une dispute et des batailles pour des cerises ou quelque tonpie d'Allemagne, aussitôt qu'on voyait arriver Jacques, les plus tapageurs se taisaient et les plus faibles se redressaient ; Jacques écartait les combattants, se faisait rendre compte des causes du débat, distribuait un conseil aux uns, une taloche aux autres, adjugeait l'objet en litige et mettait chacun d'accord par une partie de quilles.

Il lui arrivait parfois de s'adresser à plus grand et plus fort que lui ; mais la crainte d'être battu ne l'arrêtait pas. Dix fois terrassé, il se relevait dix fois ; vaincu la veille, il recommençait le lendemain, et tel était l'empire de son courage appuyé sur le sentiment de la justice inné en lui, qu'il finissait toujours par l'emporter. Mais ce petit garçon déterminé, qui n'au-

rait pas reculé devant dix gendarmes du roi, se troublait et balbutiait devant une petite fille qui pouvait bien avoir quatre ans de moins que lui. Il suffisait de la présence de Mlle Suzanne de Malzonvilliers pour l'arrêter au beau milieu de ses exercices les plus violents. Aussitôt qu'il l'apercevait, il dégringolait du haut des peupliers où il dénichait les pies, lâchait le bras du méchant drôle qu'il était en train de corriger, ou laissait aller le taureau contre lequel il luttait. Il ne fallait à la demoiselle qu'un signe imperceptible de son doigt rien qu'un regard, pour faire accourir à son côté Jacques, tout rouge et tout confus.

Le père de Mlle de Malzonvilliers était un riche traitant qui avait profité pour faire fortune, du temps de la Fronde, où tant d'autres se ruinèrent. Il ne s'était pas toujours appelé du nom brillant de Malzonvilliers qui était celui d'une terre où il avait mis le plus clair de son bien ; mais en homme avisé, il avait pensé qu'il pouvait ainsi que d'autres bourgeois de sa connaissance, troquer le nom roturier de son père contre un nom qui fit honneur à ses écus. M. Dufailly était devenu progressivement et par une suite de transformations habiles, d'abord M. du Faily, puis M. du Faily de Malzonvilliers, puis enfin M. de Malzonvilliers tout court. Maintenant, il n'attendait plus que l'occasion favorable de se donner un titre, baron ou chevalier. A l'époque où ses affaires nécessitaient de fréquents voyages dans la province, et souvent même jusqu'à Paris, M. de Malzonvilliers avait maintes fois confié la gestion de ses biens à Guillaume Grinedal, qui passait pour le plus honnête artisan de Saint-Omer. Cette confiance, dont M. de Malzonvilliers s'était toujours bien trouvé, avait établi entre le fauconnier et le traitant des relations intimes et journalières, qui profitèrent aux trois enfants, Jacques, Claudine, et Pierre. Suzanne, qui était à peu près de l'âge de Claudine, avait des maîtres de toute espèce, et les leçons servaient à tout le monde, si bien que les fils du père Guillaume en surent bientôt plus long que la moitié des petits bourgeois de Saint-Omer.

Jacques profitait surtout de cet enseignement ; comme il avait l'esprit juste et persévérant, il s'acharnait aux choses jusqu'à ce qu'il les eût comprises. On la ren-

contrairement souvent par les champs, la tête nue, les pieds dans des sabots et un livre à la main, et il ne le lâchait pas qu'il ne se le fut bien mis dans la tête: Une seule chose pouvait le détourner de cette occupation, c'était le plaisir qu'il goûtait à voir son père manier les vieilles armes qu'on lui apportait des quatre coins de la ville et des châteaux du voisinage pour les remettre en état. Guillaume Grinedal était le meilleur arquebusier du canton; c'était un art qu'il avait appris au temps où il était de fauconnerie chez M. d'Assonville, et qui lui aurait rapporté beaucoup d'argent s'il avait voulu l'exercer dans l'espoir du gain. Mais, dans sa condition, il agissait en artiste, ne voulant pas autre chose que le juste salaire de son travail, qu'il estimait toujours moins qu'il ne valait. Jacques s'amusait souvent à l'aider, et lorsqu'il avait fourbi un haubert ou quelque épée, il s'estimait le plus heureux garçon du pays, pourvu que toutefois que Melle de Malonvilliers lui donnât au point du jour son sourire quotidien.

A Continuer.

LE FANAL,

MONTREAL, 24 MAI 1879.

AUX AGENTS DE LA CAMPAGNE.

Nous invitons toute personne de la campagne qui désirerait prendre l'agence du journal de nous prévenir au plus vite et nos termes seront très libéraux à leur égard.

Toutes lettres et correspondances, devront être adressées à M. J. Bessette propriétaire du journal, au No. 128 rue des Allemands.

PRIX DES ANNONCES

1er insertion, 10 centins par ligne, Subséquentes 5 " "

Terme d'abonnement pour la Campagne et l'étranger, un dollar par année payable en avant et franc de port.

LE FANAL.

Le Soleil reluit pour tout le monde, c'est un dictum, un proverbe vieux comme la langue française. L'astre lumineux qui nous éclaire aussi bien que les terres qui nous environnent dans l'espace, répand sa lumière bienfaisante sur toute chose, sur toute créature, ses rayons vivifient tout.

Nous n'aurons pas l'outrageance, l'or-



Allons mes compatriotes faites tous bien attention, car le premier qui prend une éhique, je le passe au Bob.

gueilleuse prétention, avec notre *petit fanal d'éclairer le monde*, comme cet astre, ça serait un peu fort; mais nous tâchons pourtant de jeter quelques faibles lumières sur divers sujets au fur et à mesure qu'ils se présenteront, pour justifier le titre que nous prenons. C'est peut-être téméraire de notre part d'entrer dans le journalisme, lorsque tant d'autres y brillent, mais encore répétons ce que nous avons dit dès le début, "le soleil reluit pour tout le monde"; quelque indigne que nous soyons donc il doit reluire ainsi pour nous comme pour d'autres, et nous nous hasardons dans le journalisme, advenue ce que pourra.

Nous serons complètement indépendants des partis politiques qui divisent l'opinion publique, nous réservant d'appuyer ceux qui nous paraîtront être sur telles mesures en droit et en raisons, les questions du libre échange et de protection nous occuperont peu vu que nous voyons du pour et du contre, c'est une épée à deux tranchants, quasi elle protège d'un côté, elle détruit de l'autre; néanmoins nous nous occuperons prochainement de cette question d'une manière spéciale.

Nous pensons que la question de colonisation est pour nous beaucoup plus intéressante; car par elle nous ferons gran-

dir notre peuple, progresser notre race à l'égal de celles qui nous disputent le terrain sur le sol natal, arrosé des sueurs de nos ancêtres.

Si notre influence amoindrirait au Canada, ce serait du à notre indifférence sur la belle question de colonisation, car par l'union en sociétés de colonisation à l'instar des sociétés de propagation de la foi par exemple, ou de toute autre manière que l'on voudra, nous pourrions faire des prodiges, coloniser les terres incultes du nord, de l'Ontario au lac St. Jean, du surplus de notre population qui végète dans les villes, villages, campagnes, et à l'étranger; en peu d'années nous la doublerions cette population, et la nationalité canadienne se maintiendrait ainsi en dépit de l'affluence étrangère prêtée à nous submerger.

Aidons donc de toutes nos forces le grand patriote, le cure Labelle, c'est le salut du pays, s'il réussit dans son admirable entreprise, car la colonisation est tout en

Canada. Nous ignorerons les personnalités à l'égard de nos confrères de la presse, car nous avons toujours pensé que d'avilir ses adversaires ça n'avance en rien ni l'intérêt public ni l'intérêt du Journal, si on les croit dans l'erreur combattons les avec des armes courtoises et sans injures, c'est ce que nous essayerons de faire en temps et lieu.

Si nous ne pouvons pas toujours donner de la littérature inédite, nous tâcherons aux moins d'en donner de choisie et à la beaucoup de soin quant à l'intérêt et à la moralité, et convenable surtout pour la lecture des personnes du sexe; il en sera de même pour les faits divers et les petites nouvelles; nous invitons à la correspondance toute personne qui voudra bien nous encourager et donner des informations des nouvelles intéressantes au public. Notre format est fort petit, nous en convenons, mais on ne naît pas grand il est ainsi de notre journal, si nous plaisons au public nous grandirons, si nous mourons bientôt.

PARABOLE.

En ce temps-là notre bon Correspondant, Mr. le Dévertissant, ayant entendu parler qu'il allait se passer quelque chose



Une partie de marche, et les différentes phases durant la route.

dans le champ Fletcher au pied du Mont-Royal, prit son fanal et se transporta au milieu des ténèbres de la nuit, et profita du grand silence qui y régnait en ce moment, pour écouter les plaintes et les gémissements qui se faisaient entendre. J'ai grande peur disait cette voix, car voilà le temps qui approche et je vais me faire fouler par les pêcheurs non-seulement de mon peuple mais encore par les pêcheurs de l'étranger et en vérité je vous le dis ; je crois que les péchés de l'étranger sont plus pesant que ceux de mon peuple, par ce qu'ils sont de plus grands pêcheurs, et les péchés des soldats des Etats-Unis doivent être bien lourds car ceux de nos Volontaires Canadiens qui sont déjà assez pénants qu'ils m'écrasent le dos. Mais mon cher Mr. le Dévertissant comme je ne vois que toi qui prend part à mes peines, je vais t'en raconter plus long à propos de cette grande fête. Oui en vérité je te le dis, ce n'est pas encore les péchés de mon peuple et les péchés des étrangers qui seront les plus lourds à supporter sur mon pauvre dos tout mutilé, mais encore ce sera ces pauvres pêcheuses qui, comme de coutume seront en plus grand nombre que les pêcheurs tous réunis ensemble. C'est alors que je te le dit en vérité : vous verrez en les vols volontaires sur mon dos par quatre chemins, et après avoir déposé leurs armes ils iront tout droits à la table qui sera prête pour eux et un nommé Josephcisson sera à leurs services afin de leur procurer tout le confort possible, et en vérité c'est encore une nouvelle peine que j'ai à souffrir car rien ne me sera offert ni à toi non plus ; et c'est alors qu'après qu'is auront tous bourré leurs canons que les grandes merveilles commenceront. Car je serai badré, tanné et fatigué de porter tous les pêcheurs et pêcheuses. Je commencerai à faire du vent et tout le monde entendra les pétards, à droite et à gauche, et de temps en temps on entendra le cri d'une dame ou demoiselle dont un pétard aura été poussé par mes soupirs et mes vents, et tout-à-coup on verra le grand Stand se remplir des plus grands pêcheurs qui existent dans le Haut et le Bas Canada et au chantier d'Ottawa et de la cabane de Québec, et alors que tous ces Seribes seront bien placés, dans un clin-d'œil, tous les chapeaux s'envoleront par mon souffle et toutes les têtes se courberont et les

grosses punaises morderont sur le Stand, parer de rideaux et tapisseries qui auront été destinés pour eux. Alors le signal sera donné et les pétards petits comme gros et fusées aussi bien que fusil partiront à la fois et alors viendra la grosse voix du canon qui changera l'atmosphère en fumée et tout sera obscurci ; et les Américains seront en prises avec les volontaires, et il fera si noir que si le colonel ne met pas une lapelle devant son ventre il risque de le faire percer par l'ennemi ; et c'est alors que vous verrez déchirer l'air par les cris des soldats vainqueurs et en vérité je vous le dit les filles et femmes trembleront de frayeur et il y aura une grande consternation, car pour me revenger je soufflerai de toutes mes forces et je ferai tomber une bonne grosse orage et le tumulte sera à son comble et c'est alors mon cher Dévertissant que ton Fanal te servira afin d'éclairer ceux qui perdront leur chemin dans l'obscurité de la tempête, et prends bien garde de ne laisser personne gagner la montagne ; éclaire les tous du côté de la ville afin de montrer que la première fois que ton Fanal a paru il a rendu service à tout le monde.

UN GRAND PARLEUR ET SA RECOMPENSE.

Durant sa visite à Paris Mr. Lasalle, un allemand distingué se présenta à la maison d'une demoiselle bien connue, à qui il avait envoyé des lettres d'introduction en avancees, il se présenta un jour à la porte, et la servante étant venue il lui présenta sa carte, et la servante le conduisit au boudoir et lui présenta un siège, et porta la carte à la demoiselle.

Quelques minutes après, une charmante jeune fille entre, elle était en déshabillée et ses pieds étaient nus et dans une légère pantoufle ; elle le salue avec négligence et dit : Ah bon jour, vous voilà enfin ; elle se jette sur le sofa et laisse tomber sa pantoufle et rejoint Lasalle avec son beau petit pied mignon. Lasalle était complètement abasourdi, mais se rappelant que c'était quelquefois la coutume en Allemagne pour les demoiselles de présenter leurs mains à baiser lorsqu'elles faisaient connaissance d'un monsieur, il supposa qu'à Paris ça pouvait être le revers et qu'elle lui présentait le pied à baiser, il prit

le pied avec précaution et le baisa, mais il ne pu s'empêcher de dire je vous remercie mademoiselle de cette nouvelle méthode de faire connaissance, avec les demoiselles c'est certainement mieux et plus généreux que de baiser la main. En entendant ce langage la demoiselle se lève avec indignation.

Qui êtes-vous monsieur et qu'entendez-vous ?

Il donne son nom.

Vous n'êtes donc pas un docteur pour les oignons et les cors.

Je suis charmé mademoiselle de vous dire que je ne le suis pas.

Mais vous m'avez envoyée la carte du docteur aux oignons.

C'était vrai Mr. Lasalle en se promenant ce matin-là, avait ramassé une carte d'un certain docteur qui enlevait les cors et oignons et l'avait mis dans sa poche, et sans faire attention il avait présenté la carte du docteur et la servante l'avait remis à la demande, et alors il ne restait plus qu'à se retirer d'embarras et ce que fit Lasalle en faisant passer la chose pour un tour.

TEMPERANCE ET INTEMPERANCE.

Plusieurs comtés de l'Indiana ont été complètement débarrassés des salons de boissons éivrantes.

Hyrti l'un des plus grands anatomistes modernes disait qu'il pouvait reconnaître même dans une chambre obscure au premier coup de scalpel le crâne, le cerveau d'un ivrogne à sa dureté, de celui d'une personne sobre. De temps à autre il pouvait féliciter ses élèves de la possession d'un tel crâne ainsi très propre à conserver pour les démonstration anatomiques.

Lorsque les anatomistes veulent conserver des cervelles pour un certain temps ils les mettent dans l'alcool. D'une substance molle qu'était la cervelle elle devient dure comparativement, mais l'ivrogne anticipant sur les vues de l'anatomiste, commence à la durcir dès avant sa mort, il le fait lorsqu'elle est encore le temple de l'âme, durcissant séchant toutes les fontaines de sentiments humains pétrifiant tout ce qui peut produire une idée généreuse pour ne laisser qu'une cervelle de plomb et un cœur de pierre.

Pourquoi travailler chaque jour avec

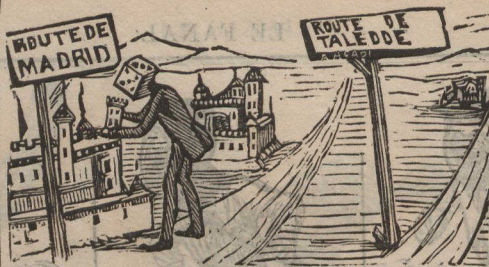
peine, pour soutenir sa famille et en suite payer un impôt au vendeur de boissons enivrantes. Vous réchauffe-t-il? Non vous habille-t-il? Non, vous vend-t-il l'esprit plus clair plus subtil? Certainement non. Vous donne-t-il aucune valeur pour les 20 centins qu'il reçoit de vous chaque jour et quelque fois jusqu'à deux dollars dans une seule heure? Non mille fois non. Pourquoi lui payeriez vous lui donc ce tribut. Sa table est bien garnie, lorsque la vôtre est très pauvre, ses enfants et sa femme sont bien habillés et sont souvent dans un beau carrosse, lorsque votre femme reste à la maison faute de hardes et vos enfants sont mal vêtus. Vous le voyez porter à sa maison une couple de poulets gras, un beau saumon, et un baril de pommes fameuses. Pouvez-vous en faire autant? Vous ne le pouvez pas et vous devez vous en passer. Il a une belle maison, avec jardins etc. Vous entendez le piano résonnant sous les doigts de ses filles. Votre demeure au contraire, est sans charme, inconfortable, l'on n'y entend jamais le son d'aucune musique, on n'y respire jamais le doux parfum des fleurs. Et pourquoi cela? Parceque vous avez la mani de payer une taxe journalière au vendeur de boissons enivrantes, de *rhum*, de *whisky*, de *gin* etc., et lui vous donne absolument rien en retour de votre argent. Gardez donc ces 20 centins que vous lui portez chaque jour, gardez ces cinq dollars que votre dernière fête vous à coûté et utilisez les pour le plus grand bien de votre famille. Discontinuez de porter votre argent à l'aubergiste et bientôt ce que vous avez admiré chez lui tout à l'heure; l'aubergiste y perdra mais vous y gagnerez. Le bonheur de votre famille est entre vos mains, tout dépend de vous; préférez-vous les voir heureux ou malheureux, ne devez-vous pas travailler pour eux plutôt que pour l'aubergiste.

FAITS DIVERS.

Une femme peut-être jolie ou bien attrayante en plusieurs manières, mais si elle n'a pas cette propreté et cette modestie personnelle elle ne pourra jamais gagner l'admiration; les beaux habits ne pourront pas cacher cette manque de tenue et de propreté qui est si admirée chez les femmes; une femme qui laisse ses cheveux en désordre, dans sa figure ou qui laisse son habit en négligée laissant croire qu'ils n'est suspendu que par des cordes, ces femmes là seront toujours repoussantes. Et la négligence de ces femmes est toujours écrite dans leur figure et dans leur manière, et si elles viennent à tromper un homme pour en faire leur mari elles reconnaîtront qu'elles ont pris un imbécile ou un ivrogne ou un bon à rien.

CHOSSE RARE.—Des rats salés sont actuellement exportés en Chine comme article de nourriture.—Il y a à l'université de Leyde une écale d'huitre qui pèse 130 livres.

Les gens qui n'ont jamais rien fait ont toujours le défaut de croire qu'il peuvent tout faire avec rien.



VARIETES.

Un homme qui impatienté, par un gros clou sur le nez renvoya sa servante par revange.

Plus tard on voit l'annonce suivante: Eliza tu peux revenir, mon clou sur le nez est passé.

**

Un Riche Marchand avait été requis de souscrire 10 francs pour enterrer un Syndic, comment 10 francs pour enterrer un Syndic, voilà mille franc enterrés en 100.

Une femme frappée par un éclair est morte en criant Police.

**

Une jeune fille de 16 ans qui sortait du couvent, demandait à son père s'il voulait l'amener au *meeting*. Son père tout étonné lui demande pour quelle cause elle voulait aller au *meeting*, elle répond parce que je suis prête à recevoir des propositions.

**

On dit que l'hiver à été si dur, dans une ville voisine que les habitants ont été obligé de faire des nœuds à la queue des cochons pour les empêcher de passer à travers des fentes de leur cabane.

**

Un laboureur voyant venir une locomotive pour la première fois de sa vie, en voyant la fumée, il appelle son ami et dit tient ce n'est pas étonnant que le tabac soit si cher quand un animal comme celui là fume.

**

L'heure la plus sombre dans l'histoire du jeune homme qui médite, est celle qu'il passe à étudier un plan pour acquérir de l'argent sous faux prétexte.

Contrefaire de l'argent est un crime, mais n'est-ce pas un plus grand crime de contrefaire un homme. Et est-ce que la boisson ne contrefait pas l'homme.

Il y a une grande sagesse de la part de la législature de défendre de tuer le gibier qu'en certain temps de l'année, mais pourquoi permet-elle aux auberges de tuer les hommes à tous les jours de l'année par le whiskey.

Madame. V. fit une chute de cheval de vant beaucoup de monde.

Singes bien tombés du moins dit-elle en se relevant, oui dirent les spectateurs, non le marié.

Le cœur d'une femme est une partie des cieux, mais aussi comme le firmament il change nuit et jours.

Mobile comme l'onde, a dit Shakespeare en parlant du cœur de la femme, on pourrait ajouter profond et impenétrable comme la mer. L'amour seul qui viendrait à bout d'en pénétrer tous les mystère s'éteint toujours trop tôt soit d'un côté soit de l'autre.

Le Bon Dieu ne paye pas ses serviteurs à tous les samedis, mais ils sont bien certain qu'il règlera leur compte au comble un jour quelconque.

Une jeune fille qui a le désir de plaire est toujours aimable, vieille elle désire d'être aimée, mais tous lui manque.

La réforme Politique veut dire débâcle de ton siège et je vais m'asseoir à ta place.

On demande des petits garçons pour vendre LE FANAL, s'adresser au coin de la Cote St. Lambert et de la rue Fortifications, chez Mr. Paré.

UN DERNIER DON.

Comme le cercueil est le dernier don que vous pouvez faire à une personne, il faut qu'il soit bien fait, et le FANAL a crut devoir éclairer tous ceux qui ont besoin d'un bon cercueil chez M. VICTOR THERIAULT No 23, Rue St. Urban.

A tous ceux qui ont besoin de Moulins à Cou-dre, feront bien de s'adresser à Mr. Dumouchelle, car le Fanal a fait reluire sa clarté sur ses mou-lins, ce qui permet à ceux qui voudront bien l'encourager de faire un bon choix, car le Fanal ne permettra pas qu'il cache aucun défaut.

MAX. DUMOUCHELLE,
No. 744, Rue Ste Catherine



Mr. VITAL CASSAN, dessinateur et graveur sur bois, informe respectueusement le Public qu'il a transporté son Atelier au No. 1864, RUE NOTRE-DAME où il continuera comme par le passé la gravure sur bois ainsi que dessin de tout genre.

Si vous voulez boire un bon verre de Liqueurs et fumé un excellent Cigare, s'riez au Sazerac qui est tenu par Mr. RIENDEAU, No. 299, RUE NOTRE-DAME, Montréal. Le FANAL sera là pour vous éclairer.